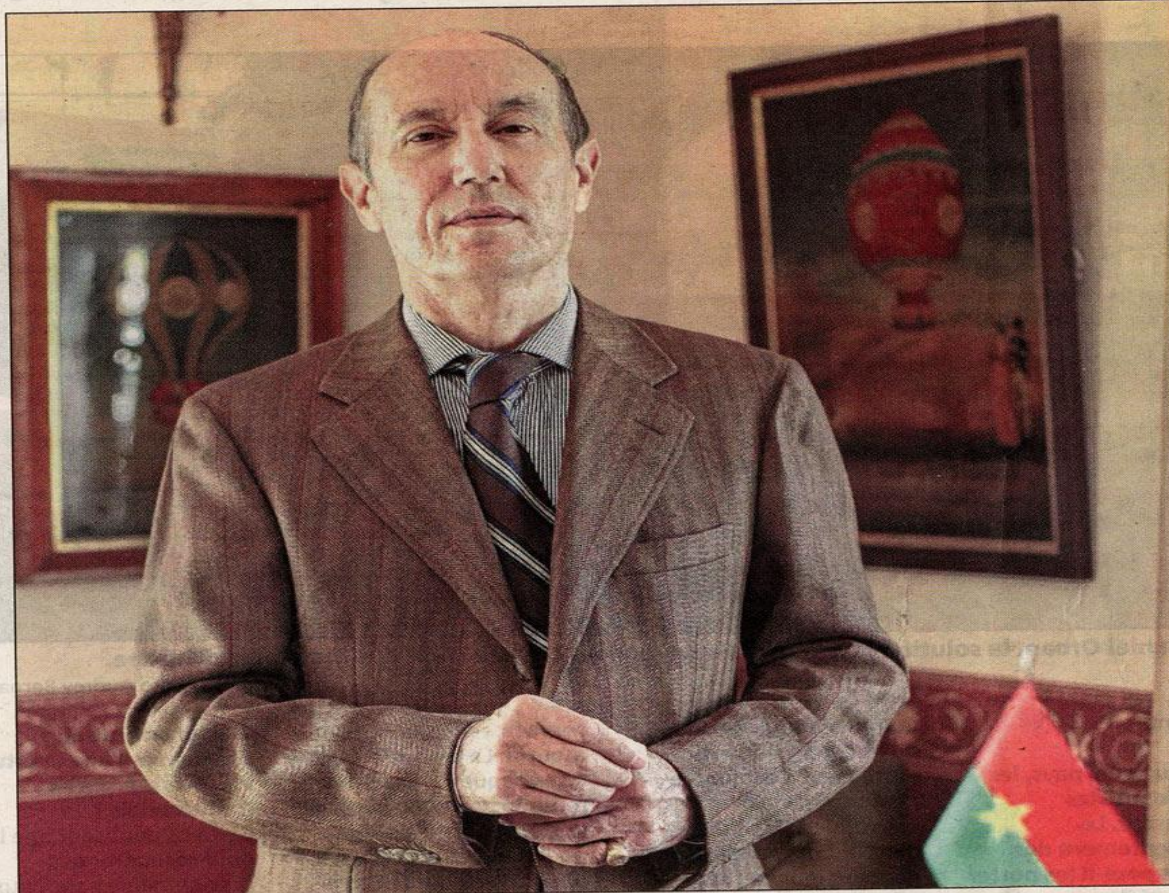


Consul du Burkina Faso : « C'est comme être le chef du village »

Marc Aicardi de Saint-Paul gère le consulat à Villeneuve-Loubet depuis dix ans. Il raconte son enfance à Tunis et sa découverte du « Pays des hommes intègres »

Bâtisse de charme aux volets marron. Quartier résidentiel cosu. Non loin du Loup. Sur la porte, une sonnette indique « consulat ». Dring. Sésame ouvre-toi... Le portail électrique s'active et laisse apparaître le gazon frais, le coin barbecue et les chaises longues... Bienvenue au *home sweet home* du consul honoraire, Marc Aicardi de Saint-Paul. Une maison de famille où le fonctionnaire accueille également le consulat du Burkina Faso. Deux fois par semaine. « Surtout pour des demandes de visas et des inscriptions à l'université d'élèves Burkinabés. » Les crimes et délits ? « Ça n'est jamais arrivé. » Un travail honoraire et... Honorifique. « Surtout n'allez pas croire que je touche de l'argent du Burkina. Je suis bénévole ! » Au rez-de-chaussée, « Monsieur le consul » accueille ses hôtes. Plus précisément dans son bureau au luxe suranné. Un mini-drapeau du Burkina Faso est posé sur une pile de dossiers. « Je l'ai acheté aux Nations Unis à Genève... », explique le Villeneuveois en tapant sa chevalière contre le socle de l'objet. Pas un livre ne dépasse du décor



de Saint-Paul reste lié au continent africain, odeur de réminiscence. « Pour certaines personnes ce n'est pas possible que quelqu'un qui est né dans les colonies puisse y être attaché. Personnellement, j'aurais plus de reproches à faire aux autorités françaises qui nous ont fait croire que nous serions à Tunis pour des générations qu'à la population. » Même aujourd'hui, le Villeneuveois reste profondément influencé par les coutumes : « Par exemple, je pense avoir un rapport aux femmes différent des Français. Je suis peut-être plus directif et autoritaire avec un petit côté conservateur. » Outre les traditions, le consul s'intéresse particulièrement aux pays africains troublés. En 1990, lorsqu'il revient d'Afrique-du-Sud pour s'envoler vers le Burkina Faso, nation apaisée, il en est presque... Perturbé. « Un ami m'a reproché de toujours écrire sur des pays qui ne fonctionnaient pas. Il m'a dit : "Je vais t'emmener dans un pays qui marche" ». Alors, chercheur et journaliste, le futur consul rencontre le président du Burkina Faso : Blaise Compaoré. « J'ai fait la connaissance d'un homme qui voulait amener son pays à la démocratie. J'ai rencontré un peuple travailleur qui ne

Pas un livre ne dépasse du décor symétrique.

« Ma femme me dit souvent que le sourire, ce n'est pas mon truc »

Racé, l'homme aux tempes grisonnant manie l'art de la rhétorique et les arcanes de la diplomatie. Docteur d'État en droit, études en Grande-Bretagne, en Afrique du Sud, à Yale aux États-Unis, chercheur, écrivain et journaliste spécialiste de l'Afrique... Le consul se définit volontiers comme un couteau suisse. « Je suis un universitaire. J'aime naviguer sur plusieurs créneaux car lorsque l'on est trop mono produit, on a du mal à élargir la conversation. »

Dans son costume parfaitement ajusté, il répète à l'envi qu'il n'a pas « de vices cachés... » Il tente d'anticiper la question sur cette petite tâche au plafond. Avec humour. « N'allez pas dire que le con-

En décembre 2003, Marc Aicardi de Saint-Paul a été nommé consul du Burkina Faso de Nice. Le consulat est basé chez lui, à Villeneuve-Loubet.

(Photos Laurent Carré)

salat du Burkina est pauvre... Nous avons eu un dégât des eaux! » Une image contrôlée. Pas évident de lire les émotions sur son visage. « Ma femme me dit souvent que le sourire, ce n'est pas mon truc. Mais dans les milieux que je fréquente, ceux qui sourient trop sont pris pour des benêts », se justifie-t-il.

Dix ans de service au « pays des Hommes intègres ». Une décennie qui n'est pas le fruit du hasard. « Être consul, c'est comme des travaux pratiques de ce que j'étudie depuis trente ans. De plus, j'ai passé mon enfance en Tunisie... »

« J'ai eu une enfance très heureuse à Tunis »

Le consul a vu le jour sous le so-

leil de Tunis. « J'habitais rue du Poitou. Là-bas, on vivait aussi bien qu'à Cimiez à Nice. Nous avons cette sensation d'être plus Français que les Français. » Une sensation qui se fait soudain plus gênante lorsque le pays a pris son indépendance en 1956.

« Toutes les procédures devaient se faire en arabe et mon père n'avait plus la mainmise sur son usine d'huile. Un jour, l'armée est venue s'installer sur les 1500 hectares d'exploitation de ma mère. On a fini par nous enlever les portes et fenêtres de notre villa. Il y avait des patrouilles de nuit sur les terrasses avec fusil-mitrailleur et grenades par peur de débordements. » La maison d'enfance est vendue pour une bouchée de pain.

Le jeune Marc arrive à Villeneuve-Loubet à douze ans. Il doit maintenant vivre à la française. « La première chose que mes voisins ont dite à ma mère, c'est "Ne laissez pas votre linge dehors, on risque de vous le voler!" »

Pour la première fois, Marc découvre la signification du mot racisme. « Lorsque j'étais à l'école française de Tunis, il n'y avait pas de ségrégation. Les enfants de toutes les religions allaient à l'école ensemble mais lorsque l'on revenait chez nous, chacun vivait dans sa communauté. Personne n'y trouvait rien à en dire. »

« Au Burkina, j'ai rencontré un peuple travailleur »

Jusqu'à l'âge adulte, Marc Aicardi

son pays à la démocratie. J'ai rencontré un peuple travailleur qui ne connaissait pas la lutte interethnique. »

Il publie une série d'articles sur le « Pays des hommes intègres ». Puis, il y aura les allées et venues à « Ouaga ». « Je me suis pris d'affection pour les habitants. Et lorsque le président m'a proposé d'être consul en 2003, j'ai naturellement accepté. »

Au moment de faire le tour du propriétaire pour faire découvrir le consulat, le représentant du Burkina Faso quitte son costume-cravate l'espace d'un instant. Il passe devant les voitures miniatures exposées derrière l'étagère de verre. Ma préférée? « La Morgan plus 8 vert olive », lâche-t-il fier comme Artaban.

Ah... « Monsieur le consul » aurait bien un « petit vice caché ».

STÉPHANIE WIÉLÉ
swiele@nicematin.fr